

Je suis brigand. Je passe à travers vos montagnes. Je suis contrebandier. Ma silhouette s'efface dans le vent. Je suis la nuit de vos forêts. Je suis invisible. Je laisse des traces sur les sentiers que vous ne savez pas lire. Je suis ce que vous nommez entre vous, le Mal. Je suis un chardon. Je suis une herbe qu'on arrache. Je suis l'éclipse totale du soleil. Mes signes sont compris des seuls initiés de mon clan. Nos cérémonies vous effraient. Nous marchons à travers les grands sapins, le corps recouvert de feuilles, nos visages tannés par la suie des feux que nous enterrons. Je suis colporteur. Je suis voyageur sans bagage. Je renverse mon baluchon pour effacer mon sillage. Je vole dans les ombres. Je me nourris de baies, de racines. J'arrache du pain et des cruches aux villageoises. Je peux dormir partout, en haut d'un arbre, au fond d'une rivière, à l'abri d'une grotte, sur un tapis de mousses. J'appartiens à la nature, je deviens liane, buisson, cime ou canyon. Je connais chaque passage, chaque pierre, chaque faille dans la montagne. Dans ma besace, je n'ai que l'essentiel, une corde, un couteau, un vieux livre que je relis — j'arrache les pages de mon livre au fur et à mesure de la marche, plus j'avance, le sac s'allège de quelques milligrammes. Mon enfant est vêtue d'une peau d'animal, elle connaît la montagne mieux que moi-même, elle y est née. Elle n'a pas la sentiment de fuir. Elle avance tous les jours, elle rejoint les sommets, court dans les déserts de neige, descend dans la poussière de la plaine. Nous sommes le flux de la rivière qui s'élançe, s'enroule, s'arrête comme le souffle du poumon d'une bête. Notre lutte est faite de cabanes, de replis, de cachettes, de terriers dans lesquels nous dormons quelques heures, nos galeries sont habitées par les nôtres, nous savons nous reconnaître, d'un signe, d'une main levée, d'un regard. Nous sommes de la race de ceux qui savent siffler avec leurs doigts. Toi qui ne sais pas qui je suis, écoute encore les récits de mon héritage — je te le répète, je suis le contrebandier, le rôdeur, la crapule, le fuyard, le colporteur, le malandrin, le brigand, le voyageur, le braconnier de tes terres, le passeur de ceux qui quittent les pays mauves — ils se referment sur nous-mêmes comme un ancien coquillage. Ne t'approche pas de moi. Je pourrai t'emmener dans ma nuit, je connais trop la nuit. J'ai passé des nuits entières à fumer au creux de ma main, afin que personne ne voit aucune lueur dans le lointain, à guetter l'ennemi, à marcher à l'envers pour que l'on se fourvoie dans la trace de mes pas. Que ceux qui me pourchassent partent dans la mauvaise direction. Du haut des pics des montagnes, je les vois s'éloigner, s'enfoncer avec leurs chiens. Je ris de leur bêtise. Ils ne me voient pas, je suis le solitaire dissimulé sous sa cape. Je m'échappe encore plus loin, les jambes griffées par les ronces, les poignets piqués par les épines, les os brûlés par le froid. Je lave mes mollets dans la rivière le jour, ou plus tard, avec la neige — des petits filets se dissolvent, se rencontrent — une sorte d'avalanche rouge coule le long de mes bottes. La nuit, j'imité le cri des oiseaux pour parler à quelqu'un, pour ne pas devenir fou, encerclé dans cette prison sauvage. Ils me répondent. Je suis entendu, compris dans ma course. Les oiseaux semblent me dire, avance, ne te retourne pas, ton destin est d'aller de l'avant, de passer les montagnes. Tu es de cette race qui traverse, qui fait fi des lois et des frontières, ton terrain est le monde, les codes des hommes ne te concernent pas. Ton commerce est celui de la liberté. Ton idéal est à l'image de ces montagnes, immenses, indépassables, recouvertes de glace. Que vas-tu chercher là-haut ? Que pars-tu rencontrer ? La part scélérate de ton âme ? Le gouffre de la vie ? Sais-tu seulement si tu es capable de sortir vivant, en un seul morceau, d'une telle épopée ? Que regardes-tu à l'intérieur de toi-même ? Le silence, le bruit des hommes, laissés derrière toi ? La mémoire des voyages de leur fuite ? Il t'arrive de rêver la carte des constellations des nuits entières, et de trouver ton chemin en miroir, en traçant des lignes imaginaires. D'étoile en étoile, tu transposes la figure d'une constellation sur ton propre itinéraire. Bien souvent, lorsque tu es perdu, c'est la solution de ta bonne fortune, un passage s'ouvre, s'éclaire — la liberté, l'autre pays s'offre à toi, grandiose, sublime, tu n'en crois pas tes yeux, les éléments deviennent plus cléments, le vent plus doux, ce ne sont plus les rafales qui te sciaient le visage là-haut. Ton destin est écrit au creux de la paume de tes mains, tu n'as que deux lignes dessinées — la troisième, la ligne de chance, tu la traces à travers la montagne.

Marine Lanier